

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 25 OCTOBRE 1884.

No. 44

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Les petits qui s'envolent.

AUX MÈRES QUI LES PLEURENT.

Ah! oui, qu'ils sont heureux! tous ces beaux petits anges,
Qui s'en vont, souriant, à leurs premiers printemps,
S'asseoir aux pieds de Dieu, pour chanter ses louanges
Jusqu'au-delà des temps.

Tous ces blonds chérubins, qu'il faut que Dieu les aime!
Pour qu'ils soient appelés, sans lutte et sans combats,
A partager la gloire et le bonheur suprême,
Promis à ses soldats.

Comme ces colibris, qui des fleurs demi-closes,
Aspirent, en passant, le suc essentiel;
A la coupe des jours trempant leur lèvres roses,
Ils n'ont bu que le miel.

Voguant sur une mer au-dessus des orages,
Emportés, tout ravis, sur l'aile des flots bleus;
Ils n'ont plus, comme nous, à craindre les naufrages
De nos fleuves houleux.

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes!
A ces frères épis moissonnés dans leur fleur;
Craignant, pour eux l'automne, il a soustrait leurs têtes
Aux vents froids du malheur.

Eux, qui nous ont quittés avant l'âge des songes,
Avant ces jours fiévreux où l'on croit tout tenir;
Ils n'auront pas connu les engageants mensonges
Que promet l'avenir.

Eternels héritiers du Royaume adorable
Où les bonheurs d'hier sont ceux du lendemain;
Ils n'ont jamais senti la soif insatiable
Du pauvre cœur humain.

Ils n'ont pas eu, hélas! en touchant à la terre,
A suivre des cercueils le cœur plein et navré;
Et sur un être cher dormant au cimetière,
Leurs yeux n'ont pas pleuré.

.....
Anges, oh! dites-moi? Quand tout dort dans nos plaines,
Quittez-vous quelquefois vos somnités lointaines,
Pour visiter notre séjour?
Est-ce vous, qui venez réchauffer de votre aile,
Les petits orphelins de la pauvre hirondelle,
Tombés aux griffes du vautour?

Est-ce à vous qu'il répond, l'enfant encore aux langes?
Quand sa bouche bégaye, avec des sons étranges,
Des fragments de mots isolés;

Et rêve-t-il du Ciel? quand on le voit sourire,
Pendant son doux sommeil, aux baisers du zéphire,
Comme les jeunes fleurs des blés.

Purs et subtils rayons de l'immortelle flamme!
Vous êtes remontés, en passant par notre âme,
Vers votre lumineux foyer;
Mais vous avez laissé, dans vos berceaux, la douce
Et moelleuse chaleur, que laisse au nid de mousse,
L'oiseau qui vient d'y sommeiller.

Combattez avec nous bienheureux petits anges!
Vous qui formez là haut les célestes phalanges,
Dont s'entourne l'Éternel?
Dans l'immortel séjour, soyez notre avant-garde!
Préparez la victoire! Hélas! car il nous tarde
D'aller nous reposer au Ciel.

Aux brises de la terre, ouvrez votre aile blonde!
Venez atteindre la main aux naufragés du monde,
Qui sont sans pain et sans abris!
Pour entendre le port la route est graveleuse;
Faites couler, d'en haut, de l'eau miraculeuse
Sur leurs pieds seignants et meurtris!

Puisque le bord du Ciel est au-delà des cimes,
Par pitié! sous nos pas, éclairez les abîmes
De vos étincelants flambeaux!
Afin qu'aux pieds de Dieu, dans les clartés divines,
Nous puissions, de nos cœurs arrachés aux épines,
Rapporter les derniers lambeaux.

Ne nous oubliez pas! Et consolez vos mères!
Qui répandent encore des larmes bien amères
Sur vos silencieux berceaux.
Demandez au bon Dieu, pour ces âmes si bonnes,
Qu'il tresse pour leurs fronts d'immortelles couronnes,
Dont vous serez les blancs joyaux!

O vous qui les pleurez ces petits qui s'envolent,
Votre cœur vous abuse, et vos pleurs vous effolent.
Vos enfants sont au Ciel! Pourquoi vous attrister?
Leur bonheur est complet! Qu'ont-ils à regretter?

.....
O mères! Les écueils des sentiers du jeune âge;
Les angoisses du cœur, à son premier orage;
Les rêves d'avenir, laissés sur le chemin;
Les amitiés d'hier mortes le lendemain;
Les vertus d'apparat d'hypocrites infimes;
La haine qui poursuit jour et nuit ses victimes;
Les leçons du malheur; la triste pauvreté;
Les abandons cruels des jours d'adversité;
Les vifs empressements que l'intérêt réveille;
Les dédains écrasants des riches de la veille;
Les orgueils du méchant; l'injustice et l'affront;
L'insulte prodiguée au plus généreux front;
Les grands déraillements où tout croule et s'abîme;
Les sombres désespoirs qui mènent à l'abîme;
Les séparations, les exils douloureux;
Les drames déchirants de l'heure des adieux;
La mort des siens, les deuils, les pleurs du cimetière;
Les regrets condensés d'une existence entière;
La vieillesse ployant sous son propre fardeau;

Voilà ce qu'on ignore, en mourant au berceau.

ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédiène, 1884.

CHRONIQUE.

Un jour j'écoutais parler deux jeunes gens.
—Alors, dit-il, vous ne voulez pas aimer?
Elle eut un petit rire.
—Ai-je dit que je ne voulais pas? dit elle. Cela se peut.

—Et vous parlez sérieusement?

—Voyez plutôt.

Et, tournant vers lui sa fine tête, élégante et fière, elle le regarda fixement de ses deux yeux profonds et clairs.

Il soutient le regard un instant, qui fut long. Puis, en même temps, leurs yeux se détournèrent, tandis que le même sourire fugitif, un peu nerveux, plissait légèrement le coin de leurs lèvres. Ils se turent de nouveau.

—Quel âge avez-vous? dit-il enfin.

—Vingt ans.

—Et vous désirez l'amour?

—Je ne le défie pas plus que je m'en défie.

—Et d'où vous vient cette belle assurance?

—Je ne sais pas... Peut-être de ce que j'ai beaucoup lu.

—Pensez-vous donc que les livres contiennent la vie?

—Je vous le demanderai, à vous qui en faites. Il eut un léger haussement d'épaules.

—Oh! dit-elle, voilà une critique sommaire!...

Injuste, peut-être? Suspecte, en tout cas, car c'est l'orgueil qui vous la dicte. Oui, l'orgueil. L'homme ne met-il pas toujours son amour-propre à valoir mieux que ce qu'il fait, à laisser croire qu'il ne se livre jamais tout entier, même dans la plus personnelle de ses œuvres? A votre aise. Je ne vous contredirai pas.

—Merci.

—Que m'importe, d'ailleurs? Ce que je reproche aux livres, ce n'est pas leur manque de sincérité, plus ou moins affecté, plus ou moins réel. Cela, c'est affaire entre l'écrivain et sa conscience, si tant est que la chose en vaille la peine. Croyant ou sceptique, dupeur ou dupé, vous faites votre œuvre, en artiste, car sans art, elle ne serait rien. C'est là, en somme, votre souci. Mais, détachée de vous, votre œuvre vit, d'une vie propre. Et, pour elle, commence une prodigieuse aventure. Comme autant d'impalpables semences que le vent emporte, vos idées se dispersent, au gré du hasard. Dans quels esprits tomberont-elles? Dans quels cœurs iront-elles germer? Quels sentiments, quelles passions y feront-elles éclore? Vous ne savez pas. Personne ne sait. Il y a là un mystère, redoutable, peut-être, curieux à coup sûr. Vous a-t-il jamais inquiété?

—J'y ai pensé, quelquefois.

—Tranquillement, n'est-ce pas? En philosophe? Eh bien, votre philosophie a tort. Vous ne vous doutez pas du mal que peuvent faire les livres. Pour vous en douter, il faudrait que vous puissiez voir, de vos yeux, un exemple de leurs ravages... J'en suis un, moi qui vous parle. Oh, ne souriez